

Un funambule sur le sable

GILLES MARCHAND

LES ÉDITIONS AUX FORGES DE VULCAIN

À Milo et Elliot

« *Nous avons été heureux et cela nous crée
des obligations à l'égard du bonheur.* »

Romain Gary, *Clair de femme*

C'est lorsqu'il est arrivé à la clinique que mon père a compris que tout ne s'était pas exactement passé comme prévu. La couleur des visages des infirmières se confondait avec celle de leurs blouses dans un dégradé de blanc et de gris, certaines n'ayant manifestement pas pris la précaution de les laver à 90 degrés, comme le stipulaient pourtant assez autoritairement les étiquettes. Elles l'attendaient en haut des marches qu'il gravissait désormais au ralenti. La trotteuse de l'horloge du hall résonnait dans le silence du bâtiment. Deux médecins, la mine grave, s'avancèrent vers lui tandis que les battements de son cœur diminuaient leur cadence. Le poids de sa mâchoire inférieure l'empêchait de prononcer la moindre parole.

« La maman va bien, lui dit le premier.

– Et mon fils, comment va mon fils ?

– Il va bien. Mais...

– Mais quoi ? »

Le médecin cherchait visiblement l'aide de son collègue qui, de son côté, avait trouvé refuge dans la contemplation de sa peinture 41.

« Nous ne comprenons pas comment cela est possible.

– De quoi parlez-vous ? Comment va mon fils ?

– Il va bien. Mais il a un violon dans la tête. »

Il a fallu du temps à mes parents pour s'habituer à cette idée. On leur a expliqué qu'il était dangereux de le retirer à la naissance. L'opération était compliquée, le cerveau pouvait être atteint. Quid du cerveau justement ? Qu'allait devenir ce cerveau ? Cette question obséda mes parents pendant toute mon enfance. Le violon allait-il empêcher le cerveau de se développer ? Ils n'en parlaient jamais devant moi mais je le percevais. Je le voyais à leurs regards, je le voyais à la manière qu'ils avaient de me parler, de me poser des centaines de questions, de tester ma mémoire et mes capacités cognitives. Je devais tout apprendre, tout ordonner, faire des listes, apprendre des poèmes, ranger des objets par famille, classer les légumes avec les légumes et les fruits avec les fruits, résoudre des multiplications, des soustractions puis des équations. Et malgré l'exactitude de chacune de mes réponses, je ne voyais jamais de fierté dans leurs yeux. À peine du soulagement. Chaque réponse juste, chaque test passé avec succès, était pour eux comme une bataille emportée sur le violon dans une guerre que je n'avais aucune chance de gagner.

Au début, je n'avais pas vraiment conscience de ma différence. D'autant que, il faut bien le reconnaître, les personnes extérieures à la famille n'avaient aucun moyen de savoir que j'avais un violon fiché à l'intérieur du crâne. Je n'attirais pas les regards, je ne suscitais pas la curiosité des gens que je croisais lorsque nous nous promenions. Je pouvais passer pour un petit garçon comme les autres. Force est d'ailleurs de constater que mes parents faisaient tout leur possible pour m'offrir une enfance normale.

C'est dans le cadre familial que cette différence était omniprésente. J'étais au centre de toutes les attentions, on me surveillait comme l'huile sur le feu, on guettait mes réactions, on me protégeait, on me surprotégeait. Je ne saurais dire comment le vivait mon frère aîné. S'il était aimé autant que moi, il ne bénéficiait pas de ce statut à part que la nature m'avait conféré. Lui, était comme les autres : il pouvait courir, sauter, jouer, tomber sans que cela soit la source d'une inquiétude générale. Je le suivais dès que je pouvais, partageant au mieux ses jeux toujours plus audacieux, dès que la vigilance de mes parents déclinait. Car là était le nœud du problème : nul ne pouvait prévoir les réactions du violon ni ce qui se passerait si je me cognais violemment la tête.

Davantage que de la présence de l'instrument à l'intérieur de mon crâne, ma singularité venait de mes fréquentes visites en milieu hospitalier. Je parlais à peine, me contentant de quelques syllabes et de mimes pour me faire comprendre. Il m'est difficile de dater de manière précise mes premiers souvenirs. En cela je suis bien comme tout le monde, assimilant les événements au récit que l'on a pu m'en faire quelques années plus tard. Les images se superposent, les visages se mêlent aux blouses, les couloirs d'hôpitaux se confondent les uns avec les autres. Quatre années après ma naissance, j'avais dû rencontrer tous les médecins possibles pour peu qu'ils aient une spécialité en lien avec la tête ou le cerveau. J'ai été scruté, radiographié, scanné, sondé, ausculté, on m'a demandé si ça piquait, si ça grattait ou démangeait, si ça chatouillait ou picotait, si ça faisait mal et, si tel était le cas, quelle note de un à dix je mettais à ma douleur. À cette époque, je ne savais pas compter jusqu'à dix et j'avais du mal à voir la différence entre un picotement et une démangeaison. Je restais silencieux, attendant qu'ils décident eux-mêmes de la note qu'ils attribueraient à ma douleur. Et, chaque fois, le verdict tombait à l'identique : ils ne pouvaient rien faire et ne comprenaient pas. Ils mettaient donc la moyenne à ma douleur, ça ne mangeait pas de pain. Mes parents avaient les sourcils froncés, la mine soucieuse et une ride supplémentaire sur le visage. De mon côté, je pensais à autre chose, me demandant quand tout ceci allait enfin cesser. J'y voyais une perte de temps dans la mesure où, quelle que soit la couleur de la blouse ou le nom de la spécialité inscrite sur le badge du docteur, le diagnostic était toujours le même : « je ne comprends pas ». Les médecins ne comprenaient pas, mes parents

ne comprenaient pas, et je ne comprenais pas ce qu'il y avait à comprendre. N'ayant jamais vécu sans mon violon, je ne voyais pas ce que cela avait de si extravagant et encore moins de préoccupant.

Nous avons parcouru la France puis l'Europe, rencontré un prêtre exorciste au cas où l'instrument aurait eu une origine démoniaque. Mes parents n'ont jamais renoncé. Ils voulaient savoir. « Mais savoir quoi ? », avais-je fini par demander... « Savoir si c'est dangereux », avait lâché mon père se mordant aussitôt la langue. Ma mère s'était penchée sur moi en me serrant très fort et en m'assurant que non ce n'était pas tout à fait cela, que cela ne pouvait pas être dangereux, qu'il s'agissait simplement d'un tout petit violon qui avait trouvé le plus beau des étuis, mais qu'il valait mieux comprendre la raison pour laquelle il était là et peut-être envisager de l'en faire sortir. Parce que les violons ne sont pas faits pour être dans la tête des enfants, ils sont faits pour jouer et être libres. Je compris aux soubresauts de son épaule et à ses reniflements qu'elle était en train de pleurer.

Nous habitons dans une maison qui avait à l'origine un petit jardin. Mes parents y avaient construit une véranda. Puis la véranda s'était transformée en salon auquel ils avaient adjoint une deuxième véranda, elle-même transformée en prolongement du salon, obligeant mon père à construire une troisième véranda qui occupait les derniers pans d'herbe. Parler de salon était en soi un abus de langage car il y avait bien longtemps que la pièce à vivre se situait dans le garage. Mon père avait besoin de place pour ses inventions et avait installé son atelier dans la déambulation de salons et de vérandas. S'y trouvait tout un bric-à-brac d'instruments divers et variés et de matériaux tout aussi divers et variés. Le tout classé, allez savoir pourquoi, par couleur.

Nous nous étions donc installés dans le garage dont nous ouvrons la porte coulissante en été, dînant à la vue de tous, ce qui nous permettait d'inviter voisins et passants à partager un verre ou une assiette avec nous. Nous prévoyions toujours la place du pauvre à notre table et le quartier étant assez peu fourni en misère, elle était la plupart du temps inoccupée.

Mes parents appelaient la maison « notre havre de paix ». Ils disaient cela avec un sourire plus ou moins satisfait. Ils le disaient avec le regard entendu de celui qui

est conscient de ce qu'est un véritable havre de paix et qui a connu des contrées sauvages où le concept de havre de paix résonne comme une certaine idée du paradis. Ils le disaient avec l'air de ceux qui ont déjà un peu renoncé.

Mon havre personnel se situait au premier étage. Mon frère et moi y avions chacun notre chambre. Je préférais l'époque où nous étions tous les deux dans la même, malheureusement je l'empêchais de dormir. Certains enfants ronflent, moi je jouais du violon. Au début, tout le monde trouvait ça « mignon » voire « poétique », et estimait que mon frère avait de la chance. Mais mon violon l'a réveillé plusieurs fois en faisant crisser ses cordes pour accompagner mes cauchemars. Je ne m'en souvenais jamais au réveil mais pour mon frère ce n'était plus possible. J'ai toujours su que ce n'était pas pour se débarrasser de moi qu'il avait demandé à avoir sa propre chambre, ni même parce qu'il était bien plus grand. Je savais que c'était parce qu'il avait besoin de sommeil pour aller à l'école et avoir de bonnes notes. Mais ça m'a quand même fait de la peine.

Le premier soir, il m'a pris dans ses bras. Je devais avoir quatre ou cinq ans. Et il m'a dit que si j'avais peur je pourrais toujours le rejoindre dans son lit. Je n'avais jamais peur. Je n'ai jamais eu à regarder sous mon lit, dans les placards ou derrière les rideaux. Je lui ai demandé « peur de quoi ? » Il a paru étonné :

« Je sais pas moi, plein de trucs ! Peur du noir par exemple.

- Ça fait peur le noir ?

- Euh, oui, un peu, si tu as peur du noir...

- De quoi d'autre je dois avoir peur ?

- Des monstres, des fantômes, des souris, des voleurs, des morts-vivants.

- Tu en as déjà vu ?

- Une fois j'ai vu une souris chez un copain. Dans une cage.

- Et t'as eu peur ?

- Non. Mais je suis grand, moi. »

Je n'étais pas plus avancé, mais je lui ai promis que si j'avais peur, je viendrais le voir. Il a eu l'air rassuré et un quart d'heure plus tard j'allais dans sa chambre en lui disant que j'avais cru voir le fantôme d'une souris morte-vivante. Je me suis couché à côté de lui et nos parents nous ont trouvés comme ça au réveil. Je me suis promis que j'aurais peur plus souvent.

Je n'avais pas le droit d'aller à l'école. On « craignait ». Mais la crainte était floue. On craignait à peu près tout. C'est la réaction logique de l'ignorance : on craint ce que l'on ne connaît pas, je l'avais lu dans un magazine que maman avait oublié sur le canapé du garage. Personne ne connaissait la manière dont mon violon allait se comporter. Il fallait m'avoir à l'œil. D'ailleurs, mes parents avaient beau avoir fait toutes les démarches nécessaires pour que je sois scolarisé, aucun établissement n'avait voulu de moi. Trop dangereux.

Mon frère, lui, allait à l'école tous les matins. Il partait à huit heures, son cartable sur les épaules et son goûter à la main. Je ne le revoyais que le soir. Il s'amusait et apprenait plein de choses tout en me disant que j'avais de la chance. Je savais qu'il n'aurait pas tenu deux jours à traîner à la maison. Mes parents disaient qu'il avait besoin de courir. Moi aussi j'aurais bien eu envie d'avoir besoin de courir. Mais je n'avais pas le droit, alors je n'avais pas besoin. Ni courir, ni sauter en longueur ou en hauteur. En largeur on ne m'avait rien dit mais je pense que je n'avais pas l'autorisation non plus. J'avais le droit de faire bien attention là où je mettais les pieds, j'avais le droit de rester sagement assis dans le canapé. J'avais le droit de m'y allonger. J'avais le droit de regarder un

peu la télévision que mon père avait bricolée. Et j'avais le droit de regarder mon père travailler à ses inventions dont il ne me disait pas grand-chose. Pour tout dire, les premières années de ma vie furent assez ennuyeuses. Jusqu'à ce que mes parents réalisent que puisque l'Éducation nationale se refusait à moi, ils allaient eux-mêmes m'apprendre à lire, écrire et compter.

C'est ma mère qui m'a appris à lire. Mon père s'occupait de l'histoire, des maths et des « inventions ». Mon frère avait beau lui dire que cette matière n'existait pas, mon père lui soutenait que c'était pourtant la plus importante et qu'il attendait toujours une réponse à son courrier au ministre pour justifier de cette absence incompréhensible du programme de l'Éducation nationale.

On me fournissait les livres comme des munitions. Il me semble que tout s'est fait naturellement. Mon père a rapidement renoncé à m'initier aux inventions. Au début, il me demandait de lui passer tel ou tel instrument, mais je ne parvenais pas à me concentrer et j'ai fini par le gêner. Si bien que je finissais devant la bibliothèque à choisir mon prochain roman, le laissant bricoler tranquillement.

Le premier livre que j'ai lu a été *Oui-Oui et le taxi jaune* dans la Bibliothèque rose. Je l'ai trouvé pas mal bien qu'un peu léger. Il faut dire que je n'avais rien à faire et que les livres sont rapidement devenus un refuge. J'ai donc dévoré au fur et à mesure tout ce que la maison comportait de livres, de magazines, de bandes dessinées, laissant de côté les livres de cuisine après être tombé sur une recette de lapin à la moutarde illustrée par un lapin écorché encore tout rose. Heureusement, ma mère était une grande lectrice. Elle était professeur de français. Quand on lui demandait si elle avait lu tous

les livres de sa bibliothèque, elle répondait que non mais qu'elle avait lu des livres qui ne s'y trouvaient pas. J'ai toujours aimé cette phrase qui, dans le fond, n'était pas vraiment une réponse, plutôt une manière d'éluder une question sans intérêt. Ma mère ne s'était jamais enorgueillie de ses lectures. Pour elle, il s'agissait d'un plaisir et d'une manière de s'enrichir. Certains couraient, d'autres allaient au casino, jouaient aux cartes ou allaient dans les bars. Ma mère lisait. Tout le temps ou presque. Compulsivement. Je ne manquais pas d'approvisionnement. Bien sûr, je ne comprenais pas tout, et avais quelques doutes sur le sens du romanesque de Paul Claudel que je trouvais un peu moins abouti que celui d'Alexandre Dumas ou Victor Hugo. J'avais appris suffisamment pour qu'on me regarde avec étonnement en me disant que je ne parlais déjà plus comme un enfant. Maman répondait systématiquement que j'étais encore son gros bébé, ce qui avait le don de dissiper instantanément la bouffée d'orgueil dont j'avais à peine eu le temps de savourer le goût.

Elle n'avait pas eu à me transmettre sa passion. Ma propre situation s'en était chargée. Elle m'avait fourni une matière inépuisable. C'était presque comme cela que je concevais la lecture pendant ces premières années de ma vie : une matière première qui s'était transformée en besoin vital. Privé d'école, privé de copains, les livres étaient devenus ma matière première. Je mangeais, je buvais, je dormais et je lisais. Parce qu'il fallait bien passer le temps.